

La g@zette

du Valbonnais

N° 130 – Octobre 2018

20 ans : 1998/2018 : l'école est finie !



Saison 2009/2010 : Alexandre Romagnoli et Louison Crémillieux, deux futurs champions muros.

Les frères **CHAMPOLLION** et leurs parents du VALBONNAIS

Lors de la récente exposition sur le voyage de Jean-François Champollion en Egypte à la Bibliothèque valbonnetine, j'ai salué le travail colossal d'Alain Faure, auteur du monumental ouvrage "Champollion le savant déchiffré" publié en 2004, aux éditions Fayard et la contribution remarquable de mon ami Marcel Vieux pour la généalogie des Champollion. Dans le N°1 de Mémoire d'Obiou de juin 1996, le regretté Bernard de la Fayolle revenait sur les études consacrées à Jean-François Champollion, lors du bicentenaire de sa naissance (1790-1990) et l'exposition à la mairie de La Mure sur « Les Champollion, du Valjouffrey aux Pyramides » et écrivait :

« Il est pourtant un sujet qui a jusqu'ici peu retenu l'attention des chercheurs, c'est celui des relations qu'ont pu entretenir Jean-François (1790-1832) et son frère aîné Jacques-Joseph (1778-1867) nés à Figeac, dans le Lot, avec leur famille paternelle du Valbonnais, à une cinquantaine de kilomètres au Sud-Est de Grenoble. En effet, leur père, Jacques Champollion de la Roche d'Entraigues, colporteur en livres, s'étant arrêté à Figeac - à l'occasion de ses déplacements - avait fini par s'y installer en 1770, après avoir épousé Jeanne Gualieu.

Le manque de documents, et, il est vrai, le peu d'importance que les deux frères semblent avoir accordé à leur famille dauphinoise, du moins dans leur correspondance, expliquent cette discrétion ».

La première généalogie sur l'ascendance personnelle des deux frères Champollion remonte à 1972 : « Mais le colonel Oherne jugeait lui-même son travail comme inachevé ; un retour minutieux aux sources écrites (registres paroissiaux, actes notariés...) et orales permit ainsi à Marcel Vieux, généalogiste de Valbonnais de corriger et de compléter, en plusieurs points, cet excellent travail [...] L'exposition de la Mure fut aussi l'occasion de rencontrer les descendants de la lignée des Champollion dont beaucoup sont restés au pays ;[...] savoir un peu plus sur cette famille dauphinoise ; on la croyait trop repliée sur ses problèmes d'agriculteurs besogneux pour se préoccuper des cousins de la ville, et l'on découvre une famille relativement aisée, intéressée par l'aventure des parents de Figeac devenus des savants célèbres, et dont ils devaient finalement être assez fiers. Ne doit-on pas, par exemple, considérer comme un signe de « connivence familiale » le fait que le 17 juillet 1826 naisse à Valbonnais une petite Zoraïde Champollion, fille de Joseph, notaire, cousine de Zoraïde Champollion fille de Jean- François, l'Égyptologue, née deux ans plus tôt le 1^{er} mars 1824 à Vif ? Il est très difficile de n'y voir qu'une simple coïncidence, le prénom très oriental de Zoraïde étant jusque là inconnu en Valbonnais... »

Bernard de la Fayolle nous parle alors de « deux lettres inédites » fournies par Albert Eybert-Bérard, descendant des Champollion de La Roche. La deuxième lettre, selon lui, « pose des problèmes quasiment insolubles ». En voici le texte complet :

Rue Caumartin n° 3
1^{er} août 1816 (?)

Mon cher Papa.

Je profite de l'occasion de M. Bourgea de La Mure pour vous donner de mes nouvelles ; vous avez du savoir par la lettre que j'ai écrite à mon frère et à sa femme que je me portais bien ainsi que mes enfants, que notre voyage avait été assez heureux et que ni les uns ni les autres n'en avions été fatigués ; nous avons été bien heureux d'être venus au moment où nous sommes partis, car les chaleurs sont allées toujours croissantes, elles sont ici bien fortes, il n'y a plus moyen d'y tenir ; de plus il tardait tant à mon mari que nous arrivassions que sa santé commençait à en souffrir. Nous avons trouvé mon cher Baptiste bien maigri ; il me semble que déjà il est mieux. L'estomac était chez lui la partie souffrante, il a toujours la langue très chargée, mais j'espère qu'il reprendra sa belle santé.

Que vous dirai-je de Paris ? C'est une ville très belle, immense, extrêmement peuplée, partout il y a beaucoup de monde, souvent j'ai pensé à vous ; ici le temps ne vous durerait plus ; vous aimez à voir, vous ne craignez pas de marcher, et pendant longtemps vous pourriez promener sans que ce fut les mêmes objets que fixeraient votre attention ...

Il y a un luxe dans les magasins ; on voit les plus jolies choses du monde, il ne faudrait qu'avoir les poches bien garnies. L'argent coule ici comme l'eau, et quelque économe qu'on soit, on ne peut faire autrement que de dépenser d'avantage que dans une petite ville. Le vin coûte 12 sous la bouteille ; le pain n'y est pas cher ; pour les fruits, il faut presque y renoncer ; c'est une privation bien grande pour mes enfants, car il y en a beaucoup, mais ils sont si chers : un abricot 2 sous, une figue autant et on m'assure que l'hiver tout est meilleur marché : les oeufs frais coûtent 2 sous pièces, les autres 1 sous ; le beurre il y en a de tous prix, depuis 15 sous jusqu'à 70.

J'ai beaucoup couru la ville et cependant je n'ai rien vu encore avec détail, tout est si loin qu'on est toujours pressé par le temps ; j'ai vu, par exemple, le palais des Tuileries en dehors seulement ; le jardin dont nous sommes très fiers et où nous allons souvent est fort grand, embelli de statues et de jet d'eau.

J'ai vu M. Champollion, comme vous pensez bien ; il doit aller à Grenoble dans les premiers jours de septembre ; il travaille comme un malheureux ; en vérité, on devrait bien lui donner une place, il en est digne et puis, il en aurait besoin. Je ne lui ai pas

encore parlé des affaires, car c'est une corde qu'il n'aime pas qu'on touche ; j'ai été rarement seule avec lui ; cependant, quand l'occasion se présentera, je lui en parlerai ; je désire bien aussi que cette affaire se termine à votre satisfaction, cela pourrait vous donner un peu plus d'aisance, et c'est avec plaisir que je penserais que vous êtes plus heureux ; je voudrais y coopérer. Mais malheureusement la fortune nous a été bien contraire jusqu'à présent et ce qui eut été une fortune à Grenoble, ici est peu de chose, à raison de ce que tout est plus cher.

Adieu mon cher papa, je vous embrasse avec tout le respect de la fille la plus dévouée. Mon mari m'a expressément recommandé de ne pas l'oublier auprès de vous, et de vous assurer de son attachement et de son respect. Melchior me dit de vous embrasser de tout son coeur ; il aimerait mieux être à La Roche qu'à Paris, cela se conçoit aisément.

Rappelez-moi au souvenir de tous nos parents.

Selon M. de la Fayolle, « *L'élément important de la lettre (outre la découverte de Paris par des provinciaux qui viennent d'y débarquer...)* est donc l'allusion à « Monsieur Champollion » que « j'ai vu, comme vous pensez bien ». Le fait « qu'il travaille comme un malheureux », qu'on « devait bien lui donner une place », qu'il en est digne » et « qu'il en aurait bien besoin » fait entièrement penser à Jean-François, dont on sait qu'il fut longtemps impécunieux et à la recherche d'un emploi.

La suite est plus surprenante : « Je ne lui ai pas encore parlé des affaires, car c'est une corde qu'il n'aime pas qu'on touche... J'ai été rarement seule avec lui, cependant, quand l'occasion se présentera, je lui en parlerai... Je désire bien aussi que cette affaire se termine à votre satisfaction, cela pourrait vous donner un peu plus d'aisance... je voudrais y coopérer... mais malheureusement la fortune nous a été bien contraire jusqu'à présent, et ce qui eut été une fortune à Grenoble ici est peu de chose, à raison de ce que tout est plus cher... ».

De quelles « affaires » s'agit-il ? d'argent, probablement, que l'on aurait emprunté et que l'on ne restitue pas... peut-être même une grosse somme « une fortune » dont le remboursement pourrait donner « un peu d'aisance à celui qui l'a prêtée »...

Ainsi Jean-François aurait vécu « aux crochets » de ses cousins du Valbonnais ? D'une certaine manière ceux-ci financeraient-ils les recherches de l'égyptologue ? ... On gagnait peu dans les vallées alpestres à cette époque, mais la tradition voulait que chacun ait son petit « magot » et la famille Champollion était alors sur la pente ascendante. Jean-François, lui-même, n'en parle jamais. Mais nous savons dans quels besoins il vivait.

Mais à ce point de la lettre, il nous faut des certitudes : est-ce bien de Jean-François l'égyptologue dont il est question ? Revenons à la date de l'en-tête : 1815 (ou 1816 ?) ».

Ici, B. de La Fayolle exclut qu'il puisse s'agir de Jean François qui n'est pas à Paris pendant les étés 1815 et 1816 : *« Alors ce serait Jacques Joseph le « M. Champollion » de la lettre ? Celui-ci est effectivement à Paris l'été 1815, il y est depuis Waterloo et y restera jusqu'à l'hiver... Pourtant ce n'est pas lui qui avait la réputation de « travailler comme un malheureux » et de « recherche une place dont il est digne », enfin il avait moins la réputation d'être endetté que son frère.*

On imagine encore plus mal que de tels épithètes puissent s'adresser à un autre Champollion présent à Paris à cette époque (et quel Champollion d'ailleurs ? La généalogie ne nous montre aucun parisien parmi les nombreux cousins) ».

Alors Bernard de La Fayolle hésite entre plusieurs lectures de la date de l'en-tête : 1815 : Jacques-Joseph, 1809 ou 1816 : Jean-François, voire même 1826, en s'interrogeant alors sur ce mystérieux Champollion de Paris, Jean-François étant cet été là en Italie.

« Pour nous le problème demeure que ne peut même pas nous aider à résoudre l'identification de l'auteur de la lettre qui n'est pas signée. Mais tout de même cette lettre énigmatique [...] reste pour nous bien intéressante dans la mesure où les faits qu'elle rapporte, s'ils sont avérés sont de nature à apporter un nouvel éclairage sur la personnalité de Jean-François Champollion, et sur les relations qu'il entretenait avec ses cousins à Valbonnais ».

Comme l'affirmait Bernard de La Fayolle dans le N°1 de Mémoire d'Obiou, cette lettre énigmatique, écrite un 1^{er} août à Paris est très intéressante : un auteur inconnu, une date incertaine, la découverte de Paris et un mystérieux M. Champollion, travaillant comme un malheureux, digne de trouver une bonne place.

Dans le N° 127, nous avons découvert que Jean-François Champollion est présent à Valbonnais le 21 juillet 1819 au mariage de sa cousine Rose Césarine Champollion et de son ami Jean-Baptiste Froussard, un pédagogue aux méthodes révolutionnaires. C'est l'année où les frères Froussard pilotent le célèbre pensionnat de Montfleury. En 1825 (octobre ?), Jean-Baptiste Froussard est choisi comme maître-éducateur, à Paris, des deux fils du banquier Casimir Périer, futur premier ministre de Louis Philippe. L'année suivante, une diligence, au crépuscule de juillet, monte vers la capitale : Rose Césarine y retrouve son mari et *« une ville très belle, immense, extrêmement peuplée »*. Le 1^{er} août 1826, elle écrit, depuis le N°3 de la Rue Caumartin, à son *« cher papa »*, M. Champollion père, à La Roche. La mystérieuse lettre nous révèle tous ses secrets.

L'auteur de cette lettre énigmatique étant démasquée, nous devons procéder à quelques vérifications et éclaircir quelques zones d'ombre, en relisant cette correspondance :

Mon cher Papa : Rose Césarine Champollion adresse une lettre à M. Champollion père, à La Roche. Il s'agit de Joseph Champollion (1760-1834), ex-négociant, qui s'était marié en l'église St Louis à Grenoble le 30/06/1786 avec Marie Châtel, la fille du fondateur, cette année là, d'une affaire de négoce.

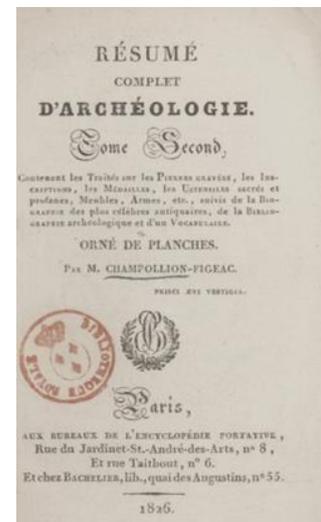
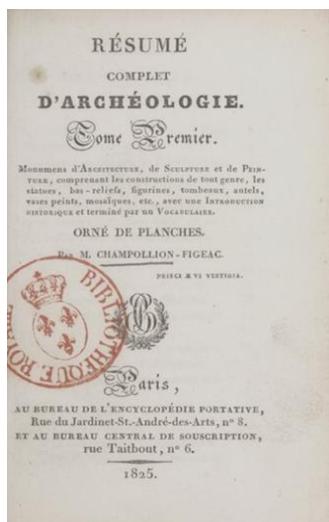
la lettre que j'ai écrite à mon frère et à sa femme : le frère de Rose Césarine est Joseph-Jean-Louis Champollion (1786-1860), notaire à La Roche entre 1818 et 1860. Ce petit fils de Barthélémy Champollion est marié avec Charlotte-Adèle Février-Lacombe.

les chaleurs [...] sont ici bien fortes : la canicule est là pendant les étés 1825 et 1826. En juillet 1826, la chaleur et la sécheresse sévissent dans la capitale où le niveau de la Seine est très bas. Le 1^{er} août 1826, le thermomètre monte jusqu'à 36.2 ° à Paris : « *il n'y a plus moyen d'y tenir* ».

trouvé mon cher Baptiste bien maigri : le mari de Rose Césarine, Jean-Baptiste Froussard, signe le jour de son mariage « Baptiste Froussard », ce qui confirme l'usage de ce seul prénom au détriment du « Jean-Baptiste » des actes officiels.

une privation bien grande pour mes enfants : l'aîné des enfants, Melchior, cité en fin de lettre, lequel « *aimerait mieux être à La Roche* », est né le 14 avril 1820 à Grenoble, rue Neuve, enregistré officiellement sur son identité complète : Joseph Edouard Melchior Froussard, celui qui reprendra la maison d'éducation de Passy fondée par son père.

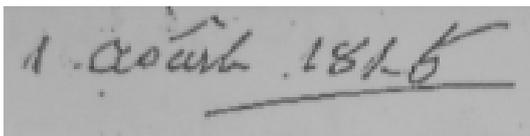
j'ai vu M. Champollion : Jean-François étant en Italie, il ne peut s'agir que de son frère aîné, Jacques-Joseph dit Champollion Figeac, lequel « *doit aller à Grenoble dans les premiers jours de septembre* ». En décembre 1825, « *Jacques-Joseph dut se rendre à Paris où l'appelait ses responsabilités professionnelles* » écrit Alain Faure, dans « Champollion le savant déchiffré » (Fayard-2004). Continuant sans doute ses travaux sur la chronologie égyptienne, il publie, en 1825 le premier et en 1826 le second tome de son « Résumé complet d'archéologie ».



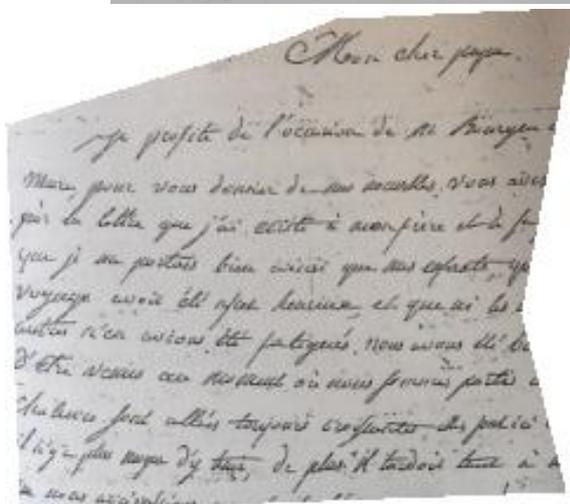
Tout concorde : le « *M. Champollion* » est bien le frère aîné de Jean-François Champollion, celui qui au même moment continue ses pérégrinations italiennes. En effet Figeac (Champollion-Figeac) avait assuré à son génial cadet, l'accès à une certaine aisance financière. Il avait sollicité « *les personnes les plus influentes de son entourage, Dacier, Noailles et Férussac, pour convaincre le ministre de soumettre au roi la demande - dûment rédigé par Figeac ! - de la création d'un musée égyptien au Louvre et la nomination de Champollion le Jeune comme conservateur* » écrit Alain Faure. Le « *malheureux* » n'avait pas ménagé sa peine et finalement le 15 mai 1826, par ordonnance, Charles X organisait le futur musée royal du Louvre. A 36 ans, notre infortuné savant, Jean-François Champollion, était nommé conservateur d'une division qui comprendrait bien sûr les monuments égyptiens avec un traitement mensuel de 5000 francs.

Selon l'auteur de notre lettre, M. Champollion mérite lui aussi une place. Un mois plus tard, le vœu de Rose Césarine est exaucé : le 30 août 1826, Corbière lui confie enfin la direction du cabinet des chartres et diplômes de l'histoire de France aux appointements de 3000 francs par mois.

Je ne lui ai pas encore parlé des affaires : Rose Césarine espère que Jacques-Joseph Champollion trouve une place car « *il en aurait besoin* », peut-être pour rembourser un emprunt d'argent auprès de son père Joseph Champollion. Un prêt pour financer les travaux des deux frères Champollion ou une aide accordée autrefois à un ancien apprenti ? Relisons Alain Faure : « *En juillet 1798, Jacques-Joseph était avec son père à la foire de Beaucaire. Ils rencontrèrent des cousins dauphinois intéressés depuis plusieurs années dans une affaire de négoce installée à Grenoble, la Société Châtel, Champollion et Rif. Cette entreprise avait plusieurs fois changé de raison sociale, à cause de divers décès et des mariages de deux enfants de Louis Champollion, le frère du libraire de Figeac : Joseph avait épousé Marie Châtel, la fille du fondateur en 1786 ; Césarine (NDLR : Cécile selon l'acte de mariage du 12 janvier 1790) Champollion, Pierre Henri Rif en 1790* ». Il fut embauché comme commis aux écritures, le témoignage d'une authentique solidarité familiale.



1. août 1815



Mon cher papa.
je profite de l'occasion de te remercier
Mais pour vous donner de mes nouvelles, vous avez
par la lettre que j'ai écrite à mon père et à
vous je me portais bien mieux que mes enfants, je
voyage avec éléphant heureux, et que si les
autres n'en avaient été fatigués, nous aurions dû
être avec eux au lieu de nous former par
chacun pour aller toujours croquer du pain
à la fin je suis plus de plus. Il tardait tant à
à vos nouvelles.

En l'absence de signature sur la lettre, nous pouvons retrouver celle-ci sur son acte de mariage du 21 juillet 1819 à Valbonnais, au coté de celle de son cousin, Jean-François Champollion. La signature de Rose Césarine avec sa manière d'écrire ses propres prénom et nom correspond bien au tracé des caractères retrouvés dans cette correspondance. Quant à la date, cette curieuse graphie des chiffres est déroutante pour le profane (1826).